



Hölderlin, effondrement et salut¹

COMMUNICATION DE PHILIPPE LEKEUCHE
À LA SEANCE MENSUELLE DU 13 FEVRIER 2021

Si j'ai souhaité approcher Friedrich Hölderlin dans les considérations qui vont suivre, c'est avec l'espoir d'éclairer quelque peu l'énigme de sa création poétique, en ayant bien conscience des limites de ma démarche puisqu'elle abordera la thématique en jeu avec une seule question, ce questionnement m'apparaissant néanmoins essentiel : de quel Moi s'agit-il dans le faire-œuvre chez ce poète ?

Avec Hölderlin, nous devons autant que faire se peut nous méfier de la « mythification » dont il fut l'objet après-coup : celle-ci bien souvent occulte plus qu'elle n'éclaire, elle occasionne un certain nombre de vues qui répondent d'abord aux désirs plus ou moins avoués de ceux qui le vénèrent ou, à tout le moins, essaient de le saisir. Elle nous éloigne de l'homme lui-même.

Ainsi, une image s'est peu à peu construite au début du XX^e siècle : celle d'un poète éthéré, vivant d'absolu, dans l'Idée pure de la poésie et du destin, cela dans la première partie de son existence pour, ensuite, dès l'âge de 37 ans, survivre en reclus dans une tour au bord du fleuve Neckar, jusqu'à sa mort à 73 ans, le 7 juin 1843 : un Hölderlin donc, devenu fou en 1802, retiré du monde, icône vivante du poète tragique, divinement effondré. Élevé par l'absolu, perdu à cause de lui.

Avant la folie, Hölderlin était très concrètement ancré dans la vie : enthousiasmé par la Révolution française, engagé dans le projet, qui n'aboutira jamais, d'une république souabe, de plain-pied dans la réalité politique de son époque ; très bel homme aussi, un « Apollon » disait-on, ayant connu plusieurs femmes, ayant même eu une petite fille, Louise-Agnese, morte en bas âge, fruit de sa liaison clandestine avec Wilhelmine Kirms, la dame de compagnie de Charlotte von

¹ L'enregistrement filmé de cette communication est disponible sur la chaîne YouTube de l'Académie à cette adresse : <https://youtu.be/TyL7J3rX6SM>

Kalb ; sans parler du grand amour de sa vie, Suzette Gontard, femme mariée et mère de quatre enfants, qui deviendra la « Diotima » de son roman *Hypérion*. Et, sur les plans intellectuel et littéraire, sa longue et profonde amitié avec Hegel, avec Schelling, sa relation impossible et pourtant brûlante avec Schiller, sa fréquentation épisodique de Goethe qui ne l'aimait pas. Mais Hölderlin, à la différence d'un Goethe, détestait les mondanités, il y était fort gauche et mal à l'aise, il n'était doté d'aucune habileté sociale. Il y eut aussi, durant des années, la nécessité de gagner durement sa vie avec divers postes de précepteur ; à l'époque, un précepteur était quasiment assimilé aux domestiques.

Commençons donc par poser l'un et l'autre repères biographiques en guise de toile de fond sans chercher, bien entendu, à résumer une existence. Je ne mentionnerai ici que quelques repères, ceux qui me semblent les plus utiles avant la suite de mon développement.

Hölderlin est né en 1770 à Lauffen, en Souabe, dans le duché du Wurtemberg. Son père, Heinrich Friedrich Hölderlin, administrateur de biens conventuels, meurt subitement quand Friedrich a deux ans. Sa mère, Johanna Christiana Heyn, fille d'une lignée de pasteurs, a fait vœu, avant même la naissance de son fils aîné, notre poète, d'en faire un pasteur. Elle se remarie quand Friedrich a quatre ans avec Johann Christoph Gok, secrétaire d'administration municipale puis maire de Nürtingen. Il meurt lui aussi rapidement, en 1779. Friedrich, alors âgé de neuf ans, l'aimait beaucoup et le considéra toujours comme son second père. Il gardera de son enfance, marquée par de nombreux deuils, un souvenir fort triste. Vivaient à la maison trois veuves : sa mère, une tante et sa grand-mère ; sur sept naissances, survivront seulement une sœur et un demi-frère. Ainsi, dans le foyer parental, il n'y avait plus d'homme, ni de tenant-lieu de père. Une ambiance de deuil baignait l'atmosphère familiale.

À 18 ans, il mène durant cinq années des études de théologie protestante au grand séminaire du Wurtemberg, le célèbre Stift de Tübingen. Il a pour compagnons et amis proches Hegel et Schelling. Pierre Bertaux, dans sa remarquable biographie, *Hölderlin ou le temps d'un poète*, écrit : « C'est en effet du 'frottement des cervelles' entre Hölderlin et Hegel qu'est née la forme de pensée dite dialectique, dont on sait la fortune qu'elle a connue par la suite (...) » (1, p. 36).

Ses études terminées, de Noël 1793 à juin 1795, il devient précepteur chez Charlotte von Kalb, à Waltershausen, dont il prend en charge le jeune fils adolescent, Fritz, suite aux recommandations de Schiller. Mais, de plus en plus obsédé par l'onanisme compulsif de son élève qu'il cherche à contrôler totalement, il présente les premiers symptômes d'un trouble psychologique. Charlotte écrit à ce sujet à Schiller en le suppliant de n'en rien dire à Hölderlin car « sa susceptibilité est sans limites – et l'on pense vraiment qu'un désordre de l'entendement est à la base de ce comportement » (2, p. 28) : il était devenu extrêmement tyrannique vis-à-vis de son élève. Parallèlement, il entretient sa liaison cachée avec Wilhelmine, la dame de compagnie de Charlotte, dont il eut, comme nous l'avons dit, une fille illégitime. Tout cela fait qu'il fuit brutalement Waltershausen en janvier 1795. Il part pour Iéna où il suit le soir, à l'université, les cours de Fichte considéré comme le fondateur du nationalisme allemand. Il y rencontre le baron Isaac von Sinclair, âgé de 19 ans, qui deviendra un ami très proche et fidèle.

Mais, en juin 1795, il quitte impulsivement Iéna sans même dire au revoir à Schiller et retourne chez sa mère à Nürtingen. Il y passe l'été dans une profonde dépression. Sa relation avec Schiller – pourtant fort bienveillant et attentif – lui est devenue insupportable, comme une impasse existentielle : être trop proche de Schiller (de dix ans son aîné) est vécu comme dangereux alors que toute distanciation le désespère. Il lui écrit en juillet : « Je savais bien que je ne pourrais pas m'éloigner de votre proximité (Nähe) sans porter un préjudice (Abruch) considérable à mon être intime. (...) J'étais constamment tenté de vous voir, et ne vous voyais que pour ressentir que je ne pouvais rien être pour vous (*dass Ich Ihnen nichts sein könnte*). (...) parce que je voulais être tout pour vous, il m'a fallu me dire que je n'étais rien pour vous » (2, p. 50). Schiller avait publié, dans sa revue *Thalia* en 1794, des fragments d'une première ébauche du roman *Hypérion*, ainsi que quelques poèmes et il avait recommandé, auprès de l'éditeur Cotta, l'édition du roman avant même qu'il fût achevé.

Pendant l'été 1795, son camarade Magenau rencontra Friedrich. Ce dernier se trouve alors déjà dans un état mental catastrophique. Un an plus tard, Magenau écrira à leur ami commun Neuffer : « L'été dernier, chez mes parents, j'ai parlé avec Hölderlin. Je devrais plutôt dire que je l'ai vu, car il était incapable de parler, inaccessible à ses semblables, un mort vivant. Il racontait des histoires à dormir

debout, parlait d'un voyage à Rome – Rome, où nos braves allemands vont retrouver leur sang-froid » (1, p. 81). Par la suite, en juin 1799, Hölderlin écrira à Suzette : « je m'adresse le mot terrible : cadavre vivant » (6, p. 176). Déjà durant l'été 1795, Hölderlin se vit comme pétrifié. Il écrit à Schiller le 4 septembre : « Dans l'hiver qui m'environne, je suis gourde de froid, je frissonne » (1, p. 81). Il n'est pas à exclure que la dépression qui s'abat alors sur lui soit davantage qu'une dépression simple, mais plutôt de nature psychotique, c'est-à-dire comportant des éléments délirants, avec des propos incohérents, ou du mutisme, et un vécu de néantisation intérieure. Cependant, la crise se dissipe peu à peu. Cantonné chez sa mère et sans occupation professionnelle, il doit échapper à l'emprise du Consistoire qui pourrait lui imposer un poste de pasteur eu égard au fait que le Consistoire avait couvert, durant cinq ans, ses frais d'étude au séminaire de Tübingen. La seule issue « légale », contractuelle, est de retrouver au plus vite un poste de précepteur. C'est ainsi qu'il arrive, à la Noël 1795, à Francfort, chez le banquier Gontard, son épouse Suzette et leurs quatre enfants.

Le coup de foudre entre Suzette et Friedrich est immédiat lors de leur première rencontre ; elle a 27 ans, lui 26. L'écriture de son roman avait débuté bien avant, dès 1792, avec déjà le personnage de Diotima. C'est l'histoire d'un amour idéalisé entre celle-ci et Hypérior, un roman par lettres conforme à une certaine tradition littéraire de l'époque. Comme le souligne le psychanalyste Jean Laplanche : « Suzette vient exactement à la place que lui désignaient les noms de *Melite*, puis de *Diotima*, au point que la personne réelle coïncide sans aucun jeu avec la figure poétique du roman » (2, p. 61). La réalité rencontre le fantasme. Par la suite, Hölderlin s'excusera auprès de Suzette d'avoir dû faire mourir Diotima dans le roman et, là aussi, la réalité rejoindra l'imaginaire : Suzette, hélas, mourra, probablement de tuberculose, au début de l'année 1802, Hölderlin apprenant peut-être la nouvelle alors qu'il est précepteur à Bordeaux. Toujours est-il que les deux ans et demi passés à Francfort auprès de Suzette apporteront à Hölderlin un apaisement, un certain équilibre mental, il y poursuivra l'écriture de son roman. Il quitte brutalement Francfort en septembre 1798, chassé par le mari, le banquier Gontard, qui a pris conscience de l'amour unissant sa femme et le jeune précepteur.

Hölderlin séjournera ensuite à Homburg (en Sarre, à ne pas confondre avec Hambourg) de septembre 1798 au mois de juin 1800. Il travaille à ses grandes

élégies, écrit plusieurs ébauches de son *Empédocle*, se livre à des essais théoriques et philosophiques et traduit Pindare. Bertaux souligne à nouveau un état de dépression doublé d'une activité créatrice intense (1, p. 161). Hölderlin a le projet, qui n'aboutira pas, de fonder une revue littéraire grâce à laquelle il marquerait sa différence d'avec le romantisme. Bertaux écrit à ce sujet : « (...) de(s) quelques lignes qu'il a jetées sur le papier on peut inférer qu'il a l'intention de faire de sa revue une machine de guerre contre le romantisme naissant » (1, p. 175). Schiller désavoue le projet, Goethe fait la sourde oreille, et même Schelling, ami de longue date, refuse de s'y associer. Ces déboires n'empêchent pas Friedrich de travailler à ses premiers grands hymnes, de connaître un tournant dans sa création poétique et, comme l'écrit Laplanche, de devenir « un des plus grands poètes de tous les temps » (2, p. 81). Nous reviendrons plus loin sur ce tournant décisif à partir de 1801.

Toujours est-il que, vers la fin du séjour à Homburg en juin 1800, on assiste à une recrudescence des symptômes psychopathologiques observés directement par son entourage. En effet, Schwab écrit : « Lorsqu'il revint de Homburg, on croyait voir une ombre, tant les luttes intérieures et les souffrances avaient miné un corps jadis florissant. Encore plus frappante était l'excitation de son esprit ; un mot innocent prononcé par hasard, sans aucune relation avec lui, pouvait le mettre hors de lui au point qu'il quittait la compagnie dans laquelle il se trouvait, et cela sans retour » (2, p. 99).

Il séjournera ensuite à Stuttgart, à Hauptwyl en Suisse et à Bordeaux (janvier 1802) où il est, quelques mois à peine, précepteur chez le Consul de Homburg pour revenir, de façon précipitée, en mai 1802, chez sa mère à Nürtingen. Les raisons de ce brusque départ restent inconnues des biographes, l'hypothèse a été faite qu'il y aurait reçu une lettre de Suzette lui annonçant qu'elle était mourante. Quand il est de retour chez lui, ses proches ne le reconnaissent pas, il leur apparaît comme aliéné, en état de folie, dérangé. C'est en juillet 1802, alors qu'il va mieux et se trouve chez son ami Sinclair à Regensburg (Ratisbonne), que le Landgrave de Hesse Homburg lui commande un poème ; ce sera l'hymne *Patmos*, au début légendaire :

Tout proche
Et difficile à saisir, le dieu !
Mais aux lieux du péril croît
Aussi ce qui sauve.

Dans la ténèbre
Nichent les aigles et sans frémir
Les fils des Alpes sur des ponts légers
Passent l'abîme.

Jean Laplanche, éminent psychiatre et psychanalyste, qui fut professeur de psychopathologie à l'Université Paris VII, fait remarquer dans son ouvrage, *Hölderlin et la question du père* (2), que l'état mental de Hölderlin s'était progressivement dégradé à partir de juillet 1800, connaissant une aggravation continue, entrecoupée de brèves améliorations, évolution qui s'étala sur près de deux années. Il y eut donc, comme c'est fréquemment le cas dans l'évolution du processus psychotique, des périodes de rémission.

Son état se caractérisait par une succession de périodes d'abattement et d'excitation, un vécu de dévastation intérieure, une hypersensibilité et une susceptibilité extrêmes, le sentiment d'une menace diffuse, des tendances paranoïdes qui le rendaient interprétatif, ce dont témoigne Schwab cité ci-avant. Jean Laplanche écrit : « Cette hypersensibilité vient culminer en une susceptibilité extrême : toute relation interhumaine le meurtrit. Méfiance. Interprétation de propos anodins comme des allusions personnelles. Ruptures et départs impulsifs (...). Symptômes somatiques essentiellement subjectifs, d'allure hypocondriaque (...). Délabrement physique. Dénutrition. Amaigrissement. Conscience partielle de l'état morbide. Évolution schizophrénique probable » (2, p. 124).

De retour chez sa mère à l'été 1802, il était en proie à une agitation violente et, comme nous l'avons mentionné, son dérangement mental ne faisait plus de doutes pour son entourage. Dans le même temps, il atteignait les sommets de son œuvre : la création des grands hymnes. Il devenait Hölderlin. Pourtant, son état mental empirait. Il fut donc interné durant plus d'un an (septembre 1806 – mai 1807) à la clinique du Docteur Autenrieth à Tübingen qu'il quitta pour aller s'installer chez le menuisier Zimmer, homme aisé et cultivé. Hölderlin occupait une chambre dans la tour, libre de ses mouvements, accueilli et entouré par la famille. Il y reçut plusieurs visites. Son comportement demeurait bizarre, mais nullement violent ; il improvisait durant des heures, mécaniquement, sur son piano, comme un automate, il cueillait des fleurs qu'il jetait, déambulait seul la nuit dans les campagnes. Il y restera 36 ans.

En avril 1843, deux mois avant sa mort (il a 73 ans), il écrivit un poème de 6 vers pour un étudiant en théologie, Johann Georg Fisher ; il signa : « Votre humble serviteur. Scardanelli. 24 mai 1748 » (rappelons qu'Hölderlin était né en 1770 !). Il ne s'attribuait plus que des noms empruntés ou inventés, n'usant jamais du sien comme si Hölderlin, depuis 1807, avait disparu du monde. On retrouvera après sa mort une cinquantaine de poèmes, beaucoup d'autres ayant été perdus ou jetés. Il mourut le 7 juin 1843 veillé par Lotte Zimmer, la fille du menuisier. Son demi-frère, Karl Gok n'assista pas aux obsèques le 10 juin. Quant à sa mère, depuis l'internement de son fils à la clinique en septembre 1806, elle ne le revit jamais, ayant coupé radicalement tout contact avec lui.

Concernant la maladie, le diagnostic de « schizophrénie » n'existait pas encore à l'époque mais le fait qu'Hölderlin souffrait d'un grave dérangement de l'esprit, avec des troubles de la pensée, de brusques changements de l'humeur, une désintégration de son identité, une perte du contact vital avec la réalité, cela semblait certain pour les témoins oculaires, de même que pour la famille Zimmer. Dès 1908, Wilhelm Lange, médecin à la clinique psychiatrique de l'université de Tübingen, établit le diagnostic de « démence précoce catatonique », une psychose qui sera dénommée plus tard « schizophrénie » à partir de Bleuler, en 1911. Au cœur de cette affection, l'on trouve une dissociation du Moi ainsi qu'un vécu de morcellement du corps propre. Le principe du « Je » vole en éclats.

Plus près de nous, le grand psychiatre et philosophe, Karl Jaspers, ou encore Maurice Blanchot et Jean Laplanche, pour ne citer que ceux-là, ne mettent plus en question la présence d'une schizophrénie (ce que fait au contraire Pierre Bertaux dans son ouvrage cité). Loin d'être une tare, cette affection peut parfois permettre, chez certaines personnes schizophrènes, d'accéder à des vérités et à des capacités de formulation langagière auxquelles la saine raison et l'état réputé « normal » n'ont guère accès.

Durant longtemps, Hölderlin fut négligé comme poète en Allemagne parce que considéré comme un fou, un aliéné. C'est Stefan George qui tenta, juste avant la Première Guerre mondiale, de réhabiliter le poète. Il incita son élève, Norbert von Hellingrath, d'entreprendre une grande édition critique de l'œuvre. Le premier volume parut juste avant la guerre. Hélas, Norbert fut tué au front devant Verdun en décembre 1916.

Concernant l'œuvre poétique, ce qui est absolument remarquable, c'est que, de 1801 à 1806, alors qu'il s'enfonce de plus en plus dans la psychose, l'on assiste à l'éclosion du génie, à la création des grands hymnes : on peut en recenser douze d'achevés, repris dans *La Pléiade*. Qu'est-ce qui les caractérise ? C'est la thématique de la vocation du poète (*Dichterberuf*). Une mythologie et une cosmogonie hölderliennes se mettent en place autour de la vocation poétique. On trouve dans ces poèmes l'apparition du vers libre, un flux délié, un rythme plus souple et vivant, une légèreté lumineuse dans une profondeur extrême, un ton élégiaque, des formules inouïes sur l'existence jamais énoncées auparavant, une pensée illuminante sur l'être humain perçu dans sa dimension tragique. La poésie y apparaît comme le salut puisqu'elle vient se substituer aux dieux disparus. Elle seule, maintenant, dans ces Temps de l'« Aufklärung », de la Modernité rayonnante, peut donner sa fondation (*Gründung*) à la parole, à l'être humain. Hölderlin pressent en effet que le matérialisme et le rationalisme naissant causent la perte de la transcendance dans le rapport au monde, à la terre, à la Nature et réduisent le monde à n'être plus que lui-même. Ce qui l'intéresse chez les Grecs, c'est que ceux-ci vivaient dans le compagnonnage et la proximité des dieux dont la présence quotidienne, dans l'immanence du familier, sauvegardait la réalité d'un « Ailleurs », d'une dimension autre. Pour le poète, cette transcendance est à l'œuvre à même la terre et la Nature, elle ne flotte pas au-dessus du monde, elle n'a pas chez lui de connotation religieuse, Hölderlin ayant assez tôt perdu la foi. Le « dieu » chez lui est la figure métaphorique de cet « Ailleurs », de cette dimension autre. Il n'est pas à réifier dans une substance bien définie, il fait figure d'instance qui envoie des signes aux mortels.

La plupart des spécialistes reconnaissent la présence de ce changement dans l'œuvre et l'estiment aller dans le sens de l'épanouissement de celle-ci. Mais la question demeure de savoir s'il s'agit là d'un saut qualitatif, introduisant de la discontinuité, un franchissement, ou si l'on a plutôt affaire à une continuité transformante. La question fait débat, les érudits ne sont pas d'accord. Pour Hellingrath, il y a un développement continu, Hölderlin devenant progressivement maître de l'hymne. Pour Dilthey, ces poèmes apportent une tonalité vraiment nouvelle, un style neuf, une énergie particulière. Pour Jaspers, on observe une transformation radicale avec de lentes transitions mais l'atmosphère est toute nouvelle. Pour Blanchot, Hölderlin prend conscience de sa vocation, de sa mission, il

découvre « la vérité et l'affirmation de l'essence poétique » (4, p. 23). Pour Laplanche, on assiste bien à une césure, à un saut qualitatif radical.

Quant à Heidegger, il pense qu'Hölderlin est sous le coup d'une révélation. Dans son étude, *Hölderlin et l'essence de la poésie*, il note en quoi pourrait consister cette révélation dont le poète est l'objet : « (...) jamais la poésie ne reçoit le langage comme une matière à œuvrer et qui serait à sa disposition, mais c'est au contraire la poésie qui commence par rendre possible le langage » (5, p. 55) ; elle serait donc la condition de possibilité de celui-ci. La poésie est la langue originaire (*Ursprache*) qui rend possible le langage. Car, pour le philosophe, celui-ci n'est pas d'abord communication mais révélation de l'être des choses.

La « dimension » poétique, – que Heidegger dénomme tantôt *Die Durchmessung* (la « mesure transversale »), tantôt *Die Dimension* –, est présente chez tout être humain. Elle se situe au cœur de son être, elle lui est congéniale. Le langage, quant à lui, en découle, il en procède. Cette « dimension » ne se réduit donc pas à l'activité de faire des poèmes ; elle est, dans l'être, ce qui permet aux mortels d'habiter la terre en relation avec les Célestes et le Cosmos, elle ouvre la parole et l'espace du devenir.

S'il y a chez Heidegger des limites dans son approche ontologique de Hölderlin, le philosophe mettant tellement l'accent sur la question de l'être qu'il en oublie parfois celle de la vie, il faut lui reconnaître le mérite d'avoir vu que, ce que vise la poésie de Hölderlin, c'est l'originel. La *vérité poétique*, c'est la visée transcendante de l'origine ; l'*origine*, c'est le point d'énigme, téléologique, du monde et de la vie. L'originel n'est pas l'archaïque, le passé, mais le point d'appel depuis le but, la cause finale, le sens ultime ; l'origine est en avant, à l'horizon du devenir : elle est l'à-venir.

Une certitude se fait jour : chez Hölderlin, plus la maladie progresse, plus la maîtrise dans sa création – *lucide*, il faut le préciser – s'épanouit. Jaspers écrit : « Au temps de la maladie, on peut voir peu à peu, chose émouvante, cette conscience de soi, inquiète, douloureuse, devenir sereine et dominatrice » (6, p. 177) ; et de poursuivre : « L'ancienne nostalgie, cette angoisse de se sentir partagé, malheureux, exilé, se transforme au cours de sa maladie en un sentiment de présence immédiate qui le comble et le soulève jusqu'à une sphère plus vaste (...). Il ressent une présence mythique (...). C'est pourquoi sa mélancolie diminue, tandis qu'augmente en lui un sentiment de plénitude » (6, p. 179).

Paradoxalement donc, plus se désintègre son Moi, sur le plan psychologique, plus croissent la conscience de sa vocation poétique et le mouvement de son accomplissement. Dès lors, la question se pose de savoir quel rapport entretiennent le processus morbide et celui de la création puisqu'ils semblent noués dans un chiasme de contradiction. C'est un rapport de circularité, la schizophrénie agit sur la poésie et celle-ci, en retour, informe celle-là.

Comme le soulignent Jaspers et Blanchot, la schizophrénie va ouvrir, fissurer le Moi et permettre au poète d'atteindre des zones de l'humain fermées à la rationalité et à l'état dit « normal ». En témoignent les premiers vers du poème *Mnémosyne* que je traduis ainsi :

Nous sommes un signe sans interprétation possible (*deutungslös*)
Dépourvus de douleur (*schmerzlos*)
Et nous avons presque perdu
Notre langue (*Sprache*) à l'étranger (*in der Fremde*)

Par ailleurs, les thématiques propres à la schizophrénie, vécues de manière délirante par les malades – quelle est ma mission, à quoi suis-je destiné ? Quelle est la vérité, le sens ultime du monde ? Que me veut Dieu ou le diable ? etc. –, ces thèmes vont venir coïncider avec les questions existentielles du poète et les amplifier à l'extrême.

Hölderlin va être possédé par le divin, par la question du destin, de la vocation poétique. Mais la poésie va, elle aussi, exercer son action sur la schizophrénie. Si le rapport est circulaire entre les deux et il n'y a pas de symétrie dans cette circularité parce que poésie et schizophrénie ne se situent pas au même niveau existentiel. En effet, si la poésie fonde son *être* même, la maladie se situe sur le plan de l'*avoir* (et du « ne plus avoir ») un Moi : elle dissocie celui-ci. Blanchot souligne que la poésie est première chez le poète, chronologiquement et ontologiquement, qu'elle imprime sa marque à la psychose car les poèmes qu'Hölderlin écrit ne sont pas ceux d'un fou. Dans et par la création, l'opposition « normal » - « pathologique » se trouve transcendée.

Durant les années s'étalant de 1801 à 1806, la poésie, et la sublimation pulsionnelle qu'elle implique, bordent la psychose. Si la poésie fait, tant bien que mal, barrage à l'évolution de la psychose, cette dernière ouvre au poète la possibilité d'émergence de sa poésie. La psychose, en fissurant le Moi, descelle des abîmes et des

perspectives créatrices insoupçonnées *mais elle ne saurait rendre compte de ceci : pourquoi donc, ce qui surgit alors, relève-t-il du génie ?* Car au moment où Hölderlin se perd, il trouve *sa* poésie, sa radicale singularité. Le Moi psychologique se dissocie dans le même temps que le Moi poétique exerce sa souveraineté. Il n'empêche qu'à partir de 1806, le processus pathologique deviendra envahissant, nécessitant une hospitalisation. Les poèmes qu'il écrira par la suite, une fois arrivé chez Zimmer et jusqu'à sa mort, il ne les signera plus de son vrai nom mais, comme nous l'avons dit, par des noms autres que le sien (qui n'ont pas pour lui fonction de pseudonymes) et, si certains poèmes sont touchants et même beaux, beaucoup d'autres sont balafrés de trop d'incohérences. Mais il faut le souligner : durant les années de la folie, la pulsion poétique ne s'est jamais éteinte.

Ses poèmes, il est établi qu'il les écrivait les uns sur les autres, en surimpression, que les papiers ainsi griffonnés traînaient ci et là dans sa chambre. Mais il n'évoquera plus sa vie d'avant, ni qui il fut, ni ses poèmes de jadis. Lorsqu'il reçoit un visiteur, il tient des propos délirants, dissociés, et se comporte avec bizarrerie, cérémonieusement, exhibant un maniérisme qui déroute, une obséquiosité et une politesse poussées au paroxysme qui effraient le visiteur, d'autant plus qu'il se présente à lui sous un nom étranger. Et effectivement, il semble devenu étranger à ce monde autant qu'à lui-même.

Blanchot rapporte un entretien de Zimmer avec un certain Kühne en 1836 dans lequel le menuisier déclare notamment : « S'il est devenu fou, c'est à force d'être savant. Toutes ses pensées se sont arrêtées à un point autour duquel il tourne et tourne toujours. (...) Il y a un fort esprit de négation en lui. Fatigué d'avoir marché, il se retire dans sa chambre et déclame à la fenêtre ouverte, dans le vide. Il ne sait comment se débarrasser de son grand savoir » (6, p. 29).

La question qui interpelle donc le psychologue autant que l'écrivain, le poète ou encore le philosophe, est la suivante : comment comprendre que la période se situant entre 1801 et 1806 montre de façon frappante qu'il existe d'un côté un « Moi psychologique » et de l'autre un « Moi poétique » qui suivent des directions opposées ? Le Moi psychologique se dissocie, le Moi poétique s'affirme en plénitude.

Une explication rassurante pourrait être trop rapidement proposée par le psychologue : Hölderlin était toujours lui-même, quoique fort malade, et se maintenait par le mécanisme de la sublimation des pulsions. C'est faire fi des

problèmes posés par le mécanisme de sublimation et ses dangers. Car Freud n'a jamais idéalisé la sublimation et a souligné au contraire qu'elle précipitait de la pulsion de mort dans le Moi. Certes, qu'il y ait eu sublimation, cela ne fait pas de doute, Hölderlin en ayant eu la force.

Cependant, la sublimation n'explique rien par elle-même, il faudrait plutôt se demander quelle est l'instance qui la produit, d'où elle peut venir, au moment même où son Moi psychologique, déjà dissocié, tombe en ruine. L'on retrouve ainsi la question du Moi poétique et le problème irrésolu de son statut. Alors que le mouvement psychologique est descendant, le mouvement poétique, lui, s'élève. Ce double mouvement contradictoire interpelle et l'aplanir à la va-vite par une explication psychologisante supprime le problème plus qu'il ne le résout.

Jean Laplanche aura cette formule admirable : « Ce n'est pas la science – psychanalytique ou non – de la schizophrénie qui nous enseigne le dernier mot sur Hölderlin mais [que] c'est lui qui rouvre la question de la schizophrénie comme problème universel » (2, p. 133).

Il me faut ici apporter une précision importante. Hölderlin lui-même, dans ses écrits théoriques, évoque l'existence d'un « Moi poétique » à distinguer, pour le dire ainsi, du Moi empirique. Cette mise en place conceptuelle exigerait une étude en soi que je ne saurais entamer ici.

Pour ce qui me concerne, quand je parle d'un « Moi poétique », je veux parler d'une instance seulement à l'œuvre au moment du faire-œuvre. Hors de l'instant créateur, ce Moi poétique demeure en instance, en « instance de » création. À un moment donné, il s'actualise, tel un précipité soudain, et pousse à œuvrer. Ce concept d'un « Moi poétique » devrait être explicité et théorisé ; je n'ai voulu ici qu'en introduire l'idée qui reste à définir.

Toujours est-il que, pour Hölderlin, la poésie ne venait pas du Moi psychologique mais d'un « Ailleurs » (les dieux, le divin, les Célestes), d'un espace autre situé à la fois dans l'homme et hors de lui. Hölderlin parle du « dieu qui est en nous, qui nous habite » (1, p. 55). Le poème est un signe venu de l'« Ailleurs » et ce lieu autre, cette *altérité sans pareille*, n'est ni le « Moi », ni ce qui s'appellera plus tard l'« Inconscient », il n'est pas une production de l'individu. Pourrait-on dire alors qu'il serait la « Culture », ou encore, l'« Inconscient collectif » ? Ce serait rapatrier ce lieu dans le domaine du connu et du connaissable. Or, pour Hölderlin, cet espace, lieu de

l'origine, est le mystère même. Depuis ce lieu, des signes sont donnés à l'homme afin qu'il connaisse l'Inconnu en lui, l'inconnu qu'il est et demeure pour lui-même, afin qu'il naisse à lui-même sans se dégrader, par cette connaissance, dans du « déjà-connu ».

L'idée d'une telle instance énigmatique, ainsi que l'a bien montré Heidegger, est propre à Hölderlin, elle lui est originale. Le « dieu » en est la métaphore. Aussi, pour Hölderlin, la mission du poète, comme le note Jaspers, est la suivante : le poète « peut être pulvérisé, alors que sa mission est justement de transmettre aux hommes, dans son œuvre, ce qu'il y a de mortel pour eux dans le divin, mais assimilé par lui et rendu inoffensif » (6, p. 184).

Je parlais, au début de mes considérations, du risque qu'il y aurait à « mythifier » le poète, à l'idéaliser. On pourrait penser, suite à ce qui vient d'être dit, que Hölderlin procède lui-même à sa propre « mythification ». Ce serait une illusion d'optique car il endure ce destin : il subit l'action violente du divin, ça lui tombe littéralement dessus, il ne s'en glorifie pas. L'événement est vécu comme une menace, un péril suprême dont il se serait bien passé. Certes, il avait écrit : « Comme on le dit des héros, je puis bien dire qu'Apollon m'a frappé » (4, p. 16). Mais, au moment où il s'exprimait ainsi, dans une lettre à Böhlendorff de décembre 1802, il ne se prenait pas du tout pour un héros, il se vivait plutôt comme moins que rien, abîmé, anéanti.

Ainsi, le dernier mot sur Hölderlin n'est pas prononcé, le mystère demeure. Rien, dans les données biographiques, n'explique la psychose. Rien ne permet de comprendre l'irruption du souverain génie au plus fort de la tempête.

BIBLIOGRAPHIE

- (1) Pierre Bertaux, *Hölderlin ou le temps d'un poète*, Gallimard, Paris, 1983.
- (2) Jean Laplanche, *Hölderlin et la question du père*, PUF, Bibliothèque de psychanalyse, Paris, 1969.
- (3) *Hölderlin – Œuvres*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, NRF, Paris, 1967.
- (4) Maurice Blanchot, *La folie par excellence*, in Karl Jaspers, *Strindberg et Van Gogh – Swedenborg – Hölderlin*, Les éditions de Minuit, coll. « Arguments », Paris, 1953.

- (5) Heidegger, *Hölderlin et l'essence de la poésie*, in *Approche de Hölderlin*, Gallimard, NRF, Paris, 1973
- (6) Karl Jaspers, *Hölderlin*, in *Strindberg et Van Gogh – Swedenborg – Hölderlin*, Les éditions de Minuit, coll. « Arguments », Paris, 1953

.

Copyright © 2021 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Philippe Lekeuche, *Hölderlin, effondrement et salut* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2021. Disponible sur : <www.arlffb.be>